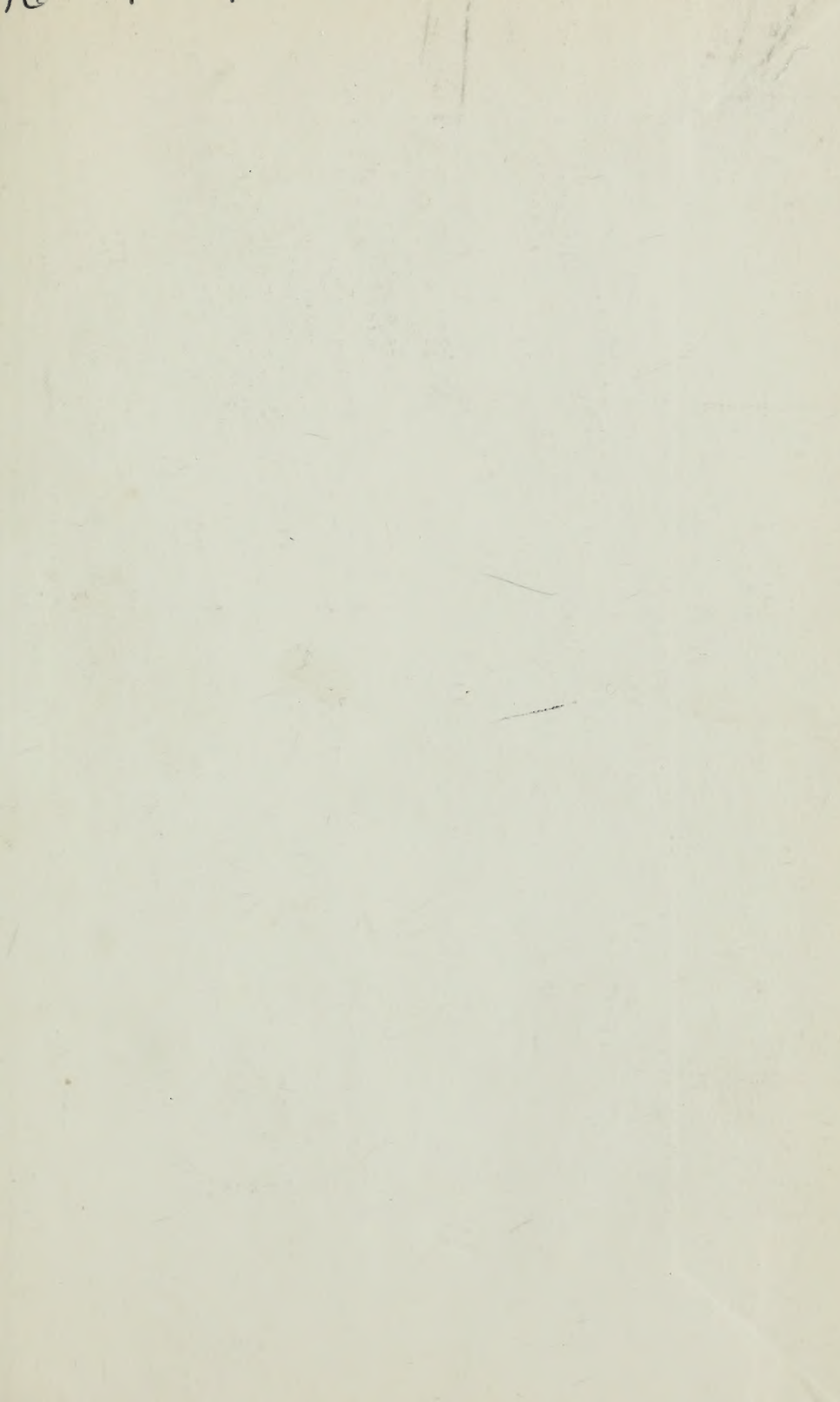


U d'/of OTTAWA




39003002167145









Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto



A J. Ernest Charles  
hommage d'une  
fervente admiration

Charles Vidra

me Victor Masse.

1941





POÈMES

1905



DU MÊME AUTEUR

---

POUR PARAÎTRE :

*La Jeune Poésie Française*

(Premier Volume)

(En collaboration avec René ARCOS et ESHMER-VALDOR)

---

EN PRÉPARATION :

*L'Abbaye* (Poèmes).



IL A ÉTÉ FAIT  
DE CET OUVRAGE  
UN  
TIRAGE SPÉCIAL DE LUXE  
COMPRENANT  
10 Exemplaires sur papier de Hollande  
numérotés à la presse de 1 à 10  
PRIX : 10 FRANCS

---

*Justification du Tirage :*





CHARLES VILDRAC

---

# POÈMES

1905



LILLE

---

ÉDITIONS DU BEFFROI

xxiv, Rue Saint-Augustin, xxiv

MCMVI

ANNEE DE LA BIBLIOTHECA



Universitas

BIBLIOTHECA

PQ  
2643  
.I43P6  
1906



# L'ABBAYE

(FRAGMENTS)

*Cy, entrez, vous, et bien soyez venus.*

.....  
*Céans aurez un refuge et bastille  
Contre l'hostile erreur qui tant postille  
Par son faulx style empoisonneur du monde :  
Entrez, qu'on fonde icy la foy profonde...*

RABELAIS.

(*Gargantua*, Chapitre LIV.)



I



I

Je rêve l'Abbaye, — oh, sans abbé ! —  
Je rêve l'Abbaye hospitalière  
A tous épris d'art plus ou moins crottés  
Parce que plus ou moins déshérités . . .

En telle Hellade très fleurie  
Et pas pourvue d'académies  
Bien loin, je rêve l'Abbaye  
A la fois gaie et recueillie

Où vivre libres, en thélémites passionnés !

Où vivre quelques-uns et quelques-unes,  
Artistes, artisans, penseurs, buveurs de lune...

Nous nous aimerions mieux que des frères ;  
Elles s'aimeraient mieux que des sœurs,  
Et nous seraient douces comme des fleurs ;  
Car tout n'est-il pas possible en rêve ?

Je rêve l'Abbaye...

II





## II

*A Léon Bocquet.*

*Simple, et les yeux remplis d'une extase d'azur.*

LÉON DEUBEL.

(A l'Aube. -- La Maison.)

Je vois... C'est la maison fraîche dans la lumière,  
C'est la maison rieuse et toujours printanière ;  
Elle est habillée de vigne-vierge et de lierre ;  
Sa jupe d'émeraude bruit à ses côtés,  
Ses pieds sont parfumés de lavande et de menthe,  
Elle tend ses perrons de géraniums parés  
Comme des bras de jeune et robuste servante ;  
Et son chapeau est fait de tuiles rutilantes.

Elle est flanquée d'un antique donjon robuste  
 Que la lune peupla de vols lourds et d'yeux verts ;  
 Et sur son faite envahi d'herbes et d'arbustes,  
 On voit, après clochers, bois et plaines, la mer.

Ses salles, chêne blond des poutres aux plafonds,  
 Ont la grande lumière et la gaîté sereine  
 De l'église où l'on entre un jour de la semaine  
 Dans un village déserté pour les moissons.  
 Et sur ses murs chante le chœur des porcelaines.

Ses ateliers sont attiédés de mousselines  
 Sa bibliothèque est recueillie comme un temple ;  
 L'or des reliures y allume les vitrines,  
 Et les tapis la capitonnet de silence.

Une ancienne chapelle y sert à la musique :  
 Des divans larges font un cercle dans la nef ;  
 Un Beethoven de marbre, au maître-autel, écoute  
 L'orgue qui clame sa souffrance pathétique . . .  
 Le violon monte des caresses jusqu'aux voûtes.

Des jardins fabuleux sur des fresques s'étagent,  
 Il y passe des hommes lents aux gestes graves,  
 Et des danses y enguirlandent les prairies.  
 Et ainsi en tous lieux de la bonne abbaye,  
 La Couleur chante aux yeux des musiques aimables.

C'est une mère tendre au giron réchauffant,  
 C'est la maison où l'on dort des sommeils d'enfants  
 Rythmés l'été par le nocturne des cigales.  
 Et les réveils y sont éblouis de feuillages.

Il y a un grand parc autour de la maison ;  
 Qui devient, au loin des bassins et des gazons,  
 Hirsute comme un vieux bohème aux airs faunesques,  
 Et soleillé d'éclats de rire de clairières.

Il y a des allées profondes dont les arbres  
 Sont des voûtes de cathédrales murmurantes ;  
 Et çà et là, sur des stèles de marbre,  
 Des bustes chers sont laurés par des mains ferventes.

Les prés ont des luzernes parfumées de miel  
Où se coucher, les yeux lassés des livres,  
Au soleil, sur le dos, les cils mi-joints, pour suivre  
Le ballet des feuillages aux pelouses du ciel.

Il y a un étang qui coasse la nuit,  
Et que crèvent aux lourds midis, des sauts de carpes ;  
Sous les saules, harmonieux comme des harpes,  
Une barque somnole en de verts clapotis.

Là, comme nous pourrions les vivre, les printemps,  
Fauteurs de nos soifs de Tantale  
Les chers printemps qui nous font mal,  
Parce que vains pour nos vingt ans . . .

Là, comme nous pourrions les vivre les printemps !  
A leurs premiers matins caressés de lumière,  
Ces matins comme des fronts de petits enfants,  
Nous pleurerions et nous ririons dans les clairières,

Sans savoir... ivres de lilas, ayant besoin  
De dire de beaux vers et de presser des mains,  
Et de laver nos fronts aux houles des herbages,  
Et d'étreindre des arbres et de baiser des fleurs,  
Et de faire de passionnés pèlerinages  
Vers du Beau, qu'il soit site, ou poème, ou couleur...

Là comme nous pourrions les vivre, les printemps !  
Et déguster les liqueurs fortes des automnes !...









### III

*A Fritz R. Vanderpijl.*

*Nous ferons de la gloire paisible,  
Sans acier,  
Elle sera bâtie de couleurs et de lignes  
Avec des idées pour mortier,  
Et l'Harmonie pour atmosphère.*

GEORGES DUHAMEL.

Vraiment, il faudrait qu'on nous laisse vivre  
Dans tel rôle voulu et dévolu  
Et suivre telle route, et tel but poursuivre ;  
Il faudrait qu'on nous permette de vivre.

Car en vérité nous serons utiles  
Autant que celui qui sème ou bâtit,  
Et comme les mains qui tissent ou filent,  
En vérité nos mains seront utiles.

Nous emmènerons la pensée trop lente  
Des foules vers les vierges vérités,  
Neiges au soleil, qui parent les pentes  
Qu'escaladeront les foules trop lentes.

Et nous essaierons d'ouvrir tous les yeux,  
Et de greffer l'Amour au cœur des hommes ;  
Et nous essaierons de bâtir du Mieux,  
Et nous donnerons de la joie aux yeux.

Nous montrerons du doigt les mauvais prêtres  
Des temples mauvais et des mauvais dieux,  
Et qui sait, peut-être nous pourrons être  
Pour de meilleurs temples, de meilleurs prêtres.

Vraiment, il faudrait qu'on nous laisse vivre ;  
Il faudrait qu'on nous permette de vivre !...

Car en vérité nous serons utiles  
Autant que celui qui sème ou bâtit,  
Et comme les mains qui tissent ou filent,  
En vérité nos mains seront utiles.





IV

*Au peintre Maurice Robin*

Oh l'Abbaye ! oh l'Abbaye  
Où frapperaient les seuls très doux,  
Les seuls très fervents, les seuls très sincères ;  
Ils diraient :

— Voici, je viens avec vous ;

La Ville est dure comme ses pierres.  
J'ai fui les méchants, j'ai laissé les fous ;  
Ils ont beau clamer : Tous les hommes sont frères,  
On est bien trop meurtri parmi  
Tous ces frères ennemis . . .

Vous, je sais... Vous êtes très moi ! Nous sommes fils  
De Notre-Dame-des-Violons-Et-Des-Lys ;  
Nous sommes les cadets dans la pâle famille ;  
Le Souffrir nous caresse avec ses doigts de fille,  
L'Art est dans notre sang, glorieuse syphilis...

Ouvrez-moi votre porte et tendez vos mains affables !  
Vous me conduirez à votre intime et simple table ;  
Des baumes panseront mon cœur de peine élargi,  
Je humerai la joie qui emplit votre logis ;  
Et vous me montrerez vos murs habillés des livres  
Que nous autres fermons le front plus large et l'œil ivre.  
Vous m'aimerez ainsi que moi je vous aimerai,  
Vous m'aimerez pour mon énergie mouillée qui tremble,  
Et pour l'amour de ceux que nous admirons ensemble...

Ainsi diraient les très doux,  
Les très fervents, les très sincères,  
Qui viendraient soigner la misère  
De leur cœur auprès de nous.

Et nous les emmènerions par la main,  
Comme de faibles enfants ;  
Le soir jouerait de la harpe au jardin,  
Et nous irions à pas lents,  
Leur expliquant :

Plus besoin d'être mercenaires,  
Plus besoin de solliciter,  
Plus besoin de se déchirer :

Être un peu moins de chers confrères,  
Mais être un peu plus de bons frères . . .  
Vivre en amour, vivre en ferveur  
En la maison des chers labeurs,  
En l'Abbaye hospitalière.

Voici des mousses pour vos pieds,  
Et des corbeilles pour vos yeux,  
Et l'amitié pour oublier  
Tous les mauvais pleurs de ces yeux.

Voici au levant votre chambre blanche  
Voici votre table, où, le soir, se penche  
La blonde sollicitude de la lampe.

Et voici dans des vases des lilas,  
Et voici le vaste lieu des repas ;  
Bouteilles et bouquets au long des nappes blanches...

Ainsi nous les emmenerions par la main ;

Eux, écouteraient tout cela,  
Les yeux attendris et dociles,  
Et l'Espoir, l'Espoir juvénile  
Leur soulerait le cœur à flots d'alleluias !...



V



V

*Au peintre Albert Gleizes*

*Point pour les Dieux depuis loin morts  
Emboucher la flûte thurair.*

ESHMER-VALDOR.

La vieille Foi montée en nous du fond des âges,  
Et qui survit aux dieux, sans formule et sans but,  
Nous l'apportons à toi, notre Seigneur élu,  
Art insondable aux béatifiques mirages.

A toi nous l'apportons avec notre hosanna ;  
Elle ne sera pas erronée ni vaine,  
Car tu n'es pas baudruche bouddhique ou chrétienne,  
Mais tu es vérité sereine,  
Et la gloire la plus pure est ton Nirvâna.

Nous l'apportons à toi qui sais faire des larmes,  
Et de la joie et de l'amour et du bonheur.  
A toi qui as l'éternelle Beauté pour sœur,  
A toi père des yeux d'extase et des fronts larges.

Et nous te saluons, Seigneur, en tout amour,  
Faisant l'offrande de nos mains dans un délire,  
Qu'elles portent, ces mains, les couleurs ou la cire,  
L'acier des plumes ou l'acier des marteaux lourds.

Car tu es la dentelle des pierres gothiques,  
Et la toile où la feuille rouille aux gazons verts ;  
Et tu es nos minuits bourdonnants de beaux vers,  
Et la grande douleur des orgues pathétiques.

Car tu es le théâtre antique ouvert au ciel,  
Et le dôme hardi que les couchants allument,  
La fresque où Geneviève veille avec la lune,  
Tu es Rembrandt et Murillo et Raphaël.

Ton Temple fut bâti par ceux-là que nous sommes,  
Depuis que la Pensée illumine les fronts ;  
Aussi bien en t'aimant, Seigneur, nous éprouvons  
Toute la gloire qu'il y a d'être des hommes.

Seigneur, nous t'apportons l'opiniâtre vouloir  
De te servir au mieux, avec nos mains indécises,  
Et avec notre cœur frémissant à toutes brises,  
Et l'abnégation fière, et le faible savoir.

Pour les abattements qu'ont les hommes qui créent,  
Voici, Seigneur, notre souffrir persévérant,  
Et voici nos belles fiertés aux yeux brillants,  
Pour les soirs pleins d'étoiles où l'œuvre est achevée.

Seigneur, voici notre généreuse jeunesse ;  
Seigneur, voici pour toi nos soirs et nos matins ;  
Et nous ne prendrons pas notre part aux gras festins,  
Sachant en notre pieux labeur meilleure ivresse.

Seigneur, nous ne te prostituerons pas en nous,  
Et de ta maison nous chasserons l'imposture ;  
Et nous prodiguerons ta bonne nourriture  
A ceux-là qui, point sots railleurs, viendront à nous.

Seigneur, nous monterons forcenés vers ta Gloire,  
Nous monterons dans notre rêve exaspéré,  
Bien que sachant inaccessible l'Empirée,  
Et certains d'être plus ou moins d'autres Icares

Mais n'est-ce pas, Art divin, notre cher Seigneur,  
Tu n'as rien des Vichnous, impuissants prometteurs :  
En Toi, de suite on peut baigner toutes blessures ;  
Car tu fleuriras nos jours de quelles joies pures !

Et tu nous vêtiras des pourpres de l'orgueil !

VI





VI

Je rêve l'Abbaye...

• • • • •

Mais en attendant,  
De converser sous d'aimables azurs  
Avec des sincères et des très-purs,  
Mais en attendant.

Libre des harnais, vers le soir, va-t-en  
Mêler ton babil à ceux malveillants  
Des littérateurs littéaturant.

Mais en attendant,  
Va bien des jours râper bien des semelles  
Sur des asphaltes décevants  
Où s'égareront peu d'escarcelles,  
En attendant.

Mais en attendant quelque sort meilleur,  
Il nous faut gagner notre pain, Seigneur ;  
Notre pain qui manque un peu de saveur,  
En attendant.

Seigneur, il nous faut le GAGNER, ce pain :  
C'est le seul moyen de nous persuader  
Que vous l'accordez sans formalités,  
Cet excellent pain,  
A chacun de nous, pour chaque matin,  
Avec votre si notoire Bonté ! . . .

Avec votre si notoire Bonté ! . . .

*(Avril-Mai 1905).*

ÊTRE UN PEINTRE



*A Marcel Lenoir.*

Être un peintre !... Prendre ses pinceaux le matin...  
Avoir besoin du bon, du généreux seigneur  
Le Soleil, qui donne leur vie chaude aux couleurs,  
Qui allume les doux cheveux et le satin,  
Et qui caresse d'or les nuques et les mains...

Être un peintre.....  
...Le clair atelier où du ciel pénètre...  
La toile sonore au lieu du papier...  
Plus le petit puits noir des encriers,  
Mais large et rutilante, la palette !...

Être un peintre : Donner un peu  
D'ivresse, enfin à ses pauvres yeux !

Car nos lampes, nos lampes,  
Bien que douces et confidentes  
De leur petit crépitement,  
Bien que si blondes, nos lampes  
Tueront nos yeux, sûrement,  
Nos pauvres yeux saturés d'elles . . .

Dans le rets des mots captivant l'Idée,  
Nous sommes ceux de la nuit,  
Et nous avons désappris  
Cette fraîcheur : la matinée . . .

Être un peintre . . . Quand le soleil quitte les formes,  
Pareillement quitter son labeur ;  
Et puis la nuit, dormir comme dorment  
Les enfants, les animaux, les fleurs.

Goûter le logique repos  
Que n'amoin-drit pas la veillée,  
Celui qui fait limpide les journées,  
Et les matins, oh ! les matins dispos...

*13-17 Avril 1905.*





LES PIERRES



*A René Arcos.*

Le treuil chante des dents, sur une note unique,  
En s'essoufflant, sa criarde chanson ;  
Le treuil chante . . . Il évoque un laborieux grillon  
Egrenant un pizzicato métallurgique.

Et son égal cri-cri rythme l'effort des bras ;  
Et la pierre liée aux chaînes qui se tendent,  
S'élève lente et lourde entre les quatre mâts,  
Jusqu'à sa place prête où d'autres bras l'attendent.

Là, sur elle, s'appuie un autre cube blanc,  
 Puis d'autres, puis l'ardoise, et la maison s'achève ;  
 L'homme habite son vaste corps comme une sève ;  
 Trente foyers brûlent en elle. . .

Et maintenant,

Assurant par un point la totale harmonie,  
 Etreinte au double étau des quatre blocs voisins,  
 La pierre aura deux faces nues vers la vie ;  
 Deux faces : Deux yeux blancs, opposés, et sereins ;  
 Deux yeux sans cils battant, sans regard qui dévie.

Deux yeux que le ciseau du sculpteur a souvent  
 Arrondis en prunelles, ou creusés en orbites ;  
 Deux yeux pour voir passer le large vol des ans,  
 L'un nu, hors la maison, l'autre à l'abri, dedans ;  
 L'un braqué sur la rue, et l'autre sur le gîte.

Celui-ci observant d'un soir à l'autre soir  
 Cette apparente paix de la vie intérieure,  
 Et les jours égouttant impassibles, leurs heures  
 Sur le bonheur, ou le crime, ou le désespoir ;

OEil large comme l'autre, œil blanc de pierre dure,  
 Mais lui, dissimulé derrière le bandeau  
 Que font à son âpreté froide les tentures,  
 Et voyant par le tamis frêle des rideaux,  
 Sans voiles et sans fards, chez eux, le cœur et l'âme,  
 Et le sempiternel Amour, joueur de drames ;

OEil discret, confident des forts labeurs éclos  
 Sous la lampe, la nuit, quand tous les yeux sont clos ;  
 Et par cela, voyant un peu se définir,  
 A l'intime labeur des grands fronts, l'Avenir.

L'autre, calme témoin du sommeil de la rue ;  
 Prunelle plus blafarde et plus fixe et plus nue,  
 Par le gaz planté droit au bord des trottoirs gris ;  
 OEil avivé, bleui de lune aux belles nuits ;  
 OEil voyant les couchants vider leur vastes urnes  
 De rose sale et de sang noir sur la cité ;  
 Regardant tituber les ivresses nocturnes,  
 Et le crime qui rampe, en l'ombre s'arrêter.

OEil qui pleure parfois les larmes de la pluie ;  
 OEil ébloui d'éclairs ; œil aveuglé de suie ;  
 OEil largement ouvert sur la bruyante vie  
 Qui passe dans la pâleur tendre du matin ;  
 Sur le peuple qui chante et qui jure et se plaint ;  
 Sur l'or et sur le fer, sur la soie et le lin ;  
 Sur l'orgueil vain des chars et sur les pieds qui saignent ;  
 Sur le glaive qui tue et les bras qui s'étreignent ;  
 Sur la foule ignorante au geste incohérent ;  
 Sur le labeur du pauvre et le plaisir des grands ;  
 Sur les fiers et sur ceux qui vont la tête basse ;  
 Sur la rue chatoyante et multiplie et vivace ;  
 Sur la Rue, et la Rue est l'histoire qui passe . . .

\*  
\* \*

Elles ont, les maisons, cent pierres qui regardent ;  
 Cent yeux de sphynx rangés côte à côte et qui gardent  
 Un peu de ce qui fuit au si court horizon.  
 Voyez-les, verticaux, les cent yeux des maisons,  
 Voyez les jeunes yeux tout neufs, tout blancs, pareils  
 Aux yeux d'enfants qu'étonne et charme le soleil.

Voyez les vieux yeux gris des pierres du passé,  
Avec leur liséré de ciment effacé,  
Confondu dans les fissures et la poussière ;  
Sentez-vous pas qu'ils sont receleurs d'un mystère,  
Du grand mystère fait de tous leurs souvenirs,  
Du grand mystère qu'ils ne nous laisseront lire,  
Jamais, jamais, jamais ! . . .

Et, parce que tout meurt,  
Le soir suprême et rouge où, parmi les clameurs,  
Avec un sourd fracas les pierres crouleront,  
Tous les yeux des palais, tous les yeux des maisons,  
Au hasard des chaos, vers l'ombre ou vers le ciel,  
Tendront comme un défi leur mystère éternel !





CHANSON DE LA FORTUNE



*A ma Mère,*

Comme elle a les yeux bandés,  
D'abord elle a demandé  
Où aller ;

Des maquignons qui passaient,  
Bagues à tous leurs doigts laids  
Ont entouré ses poignets  
De leur fouet.

Elle a couché avec eux,  
Et ils ont coupé pour eux  
Cet or qui repousse au mieux :  
Ses cheveux ;

Et ils l'ont gardée depuis,  
Dans l'enceinte, loin d'ici,  
Faites de leurs ventres si  
Épaissis...

Point trop ne la maudissez,  
O vous tous qui pâtissez  
Et d'avance supputiez  
Ses baisers ;

Elle ignore où elle va  
Et ne se croit pas coupable...  
A ses poignets les cuirs gras  
Lui font mal.

C'est ce bandeau, ce bandeau . . .  
Oh ! derrière ce bandeau  
Ses yeux, peut-être sont beaux  
Et pleins d'eau !

Qu'on arrache ce noir scel,  
Et nous la verrons, qui sait,  
Guider vers des sans-goussets  
L'aveugle et gâteux Plutus :  
Une Antigone de plus !

Qu'on arrache ce noir scel,  
Et nous la verrons, qui sait,  
Loin des abdomens royaux,  
Avec des yeux de pucelle,  
Donner du pain aux moineaux ! . . .

5 Mai 1905.



BRAS





*A Georges Duhamel.*

Bras lourds des manches aux longs plis,  
Bras du Christ, au vol alangui  
Pour le geste lent qui bénit ;

Bras thaumaturges du prophète,  
Tendus au milieu de la fête  
Afin que l'eau se change en vin ;

Bras étirés quand l'heure vint  
 Par les longs clous trouant les mains ;

Purs élançons de la Misère ;  
 Rayons blancs surgis du Calvaire ;

Bras décharnés ~~ou bras~~ rivos ;  
 Geste d'étreindre inachevé...



Bras musclés brandissant le pic ou la massue ;  
 Bras des rudes travaux ; bras qui saignent, qui suent.

Leviers des pierres, des fardeaux et des marteaux ;  
 Bras lançant par les blés les éclairs bleus des faux ;

Beaux bras batteurs de fer que la forge illumine ;  
Et bras fuligineux des hommes de la mine ;

Bras lents des bûcherons élevant la cognée ;  
Bras des sonneurs pendus à la cloche envolée ;

Bras pétrissant la pâte lourde du froment ;  
Bras des pêcheurs tirant leurs filets gravement ;

Bras d'athlètes campés ainsi que des statues ;  
Bras pesant sur le soc éclatant des charrues ;

Bras vigoureux, bras bossués de muscles durs,  
Chair — autant que les seins — épanouie en fruits  
[mûrs.

\* \* \*

Bras des femmes... faiblesse et douceur... Harmonie ;  
Oasis où notre inquiétude est endormie ;  
Abîme où vont sombrer les mâles énergies ;

Bras des femmes !... Pâleur de l'aube qui s'accroît ;  
Vases de lait où le bleu des veines se noie.

Tentacules des voluptés et des luxures  
Appuyant sur les dents les baisers en morsures,  
Et maintenant la chair en l'ultime brûlure.

Bras des femmes : rêves d'ascètes possédés.  
Appel tragique et vain, hors des draps éployé,  
Qu'ont les vierges en fleur aux longs soirs énervés ;

Reposoirs attendris et jaloux de l'enfance ;  
Abri de notre lâche cœur en défaillance...

Bras d'Europe crispés au cou noir du taureau ;  
 Bras alanguis d'Ophélie au fil de l'eau...  
 Et tes bras trempés dans la lune, Salambô !

Bras des femmes !... des courtisanes ou des saintes ;  
 Hortensias rosés ou fraîcheur des jacinthes,  
 Ou peau des champs que le soleil caresse et teinte —  
 Bras des femmes ; Vibrants officiants de l'étreinte !

\* \* \*

O tous les bras ! O bras des hommes et des femmes !  
 Bras qui maudis ou qui menaces ou qui acclames ;  
 Bras qui brandis l'effilement cruel des lames,

Bras des découragés, bras las qui dites non  
 Au labeur ; bras si las qu'ils paraissent plus longs ;  
 Bras tombés devant l'ironie des « à-quoi-bon ? »

Bras épiques roulant dans l'air comme la houle  
Ou planant leur vol d'albatros au front des foules,  
Ou rythmant le beau fleuve des mots qui s'écoule ;

Bras des lutteurs aux embrassements étouffants ;  
Bras rouges des bouchers . . . Bras des petits enfants,  
Que leur gracilité de Sèvres purs défend . . .

Tous les bras, tous les bras, jouets de chair fragile ;  
Jouets miraculeux par la Vie remontés ;  
O bras gesticulants, vous êtes arrêtés  
Par l'implacable Faiseuse d'Égalité ;  
Vous demeurez pareillement tous immobiles,  
Froids au long des côtés  
Et pour l'éternité.

Car, bras ouverts d'amour ou bras durs des tyrans,  
Tous ébauchez un jour le geste épouvantable  
Qui ramène les draps au menton des mourants.

MUSIQUE AU CRÉPUSCULE





*La Tristesse, enhardie du silence, se montre.*

RENÉ ARCOS.

La ligne de ton cou se subtilise ;  
Tout baigne feutré dans la couleur grise,  
Et voici qu'un jour bien cher agonise.

Oh ! demain, l'absence et les heures creuses !  
Sens-tu pas, nos âmes en sont peureuses ;  
Sens-tu pas, nos âmes en sont frileuses ;

Frileuses surtout à cause de l'heure ;  
Tu sais bien qu'au soir nos beaux rires meurent,  
Et qu'ensemble un peu nos deux âmes pleurent ;

Qu'elles pleurent très doucement, à peine,  
Sans nulle souffrance et sans nulle peine,  
Par cette faiblesse d'être trop pleines ;

La ligne de ton cou se subtilise ;  
Blottissons-nous bien dans le fauteuil noir ;  
Tout baigne feutré dans la couleur grise,  
Laissons sur nos cœurs si pareils pleuvoir  
La triste douceur qui les prend le soir,  
Chaque fois qu'un jour bien cher agonise.

SI L'ON GARDAIT...



*A Saint-Pol-Roux.*

Si l'on gardait, depuis des temps, des temps,  
Si l'on gardait, souples et odorants,  
Tous les cheveux des femmes qui sont mortes,  
Tous les cheveux blonds, tous les cheveux blancs,  
Crinières de nuit, toisons de safran,  
Et les cheveux couleur de feuilles mortes,  
Si on les gardait depuis bien longtemps,  
Noués bout à bout pour tisser les voiles  
    Qui vont sur la mer,

Il y aurait tant et tant sur la mer,  
 Tant de cheveux roux, tant de cheveux clairs,  
 Et tant de cheveux de nuit sans étoiles,  
 Il y aurait tant de soyeuses voiles  
 Luisant au soleil, bombant sous le vent,  
 Que les oiseaux gris qui vont sur la mer,  
 Que ces grands oiseaux sentiraient souvent  
                   Se poser sur eux,  
 Les baisers partis de tous ces cheveux,  
 Baisers qu'on sema sur tous ces cheveux,  
 Et puis en allés parmi le grand vent. . .

\* \* \*

Si l'on gardait depuis des temps, des temps,  
 Si l'on gardait, souples et odorants  
 Tous les cheveux des femmes qui sont mortes,  
 Tous les cheveux blonds, tous les cheveux blancs  
 Crinières de nuit, toisons de safran,

Et les cheveux couleur de feuilles mortes,  
 Si on les gardait depuis bien longtemps  
 Noués bout à bout pour tordre des cordes,

Afin d'attacher

A de gros anneaux tous les prisonniers  
 Et qu'on leur permit de se promener  
 Au bout de leur corde,

Les liens de cheveux seraient longs, si longs,  
 Qu'en les déroulant du seuil des prisons,  
 Tous les prisonniers, tous les prisonniers  
 Pourraient s'en aller  
 Jusqu'à leur maison...

\* \* \*

Si Clothon avait après sa quenouille,  
 Au lieu du fil court mesurant mes jours,  
 Tous les cheveux longs, tous les cheveux lourds,  
 Couleur de soleil et couleur de rouille,  
 Couleur de corbeau,  
 Et couleur argent des troncs de bouleaux,

Si Clothon avait après sa quenouille  
Tous les cheveux des femmes qui sont mortes,  
Je serais si vieux, si seul et si las,  
En haut de ma tour, sans regards en bas,  
Et sans espérer plus voir rien venir,  
Je serais si lourd des lourds souvenirs  
De tous ceux partis,  
Que j'appellerais la Mort ! — à grands cris ! . . .



SEULS VERS A ELLE



*A Elle.*

Point de cet amour qu'est le nôtre  
En des vers ouverts à tous yeux :  
Il est tel Moi pieux quelque peu  
Qui ne regarde pas les autres.

Il est tel moi qui n'est qu'à toi,  
Et je n'irai pas, d'orgueil ivre,  
Dévêtir au long de mon livre  
Telle Toi, si bien rien qu'à moi !

Déjà trop d'amours de poètes  
S'exhibent nus, leur porte ouverte...

Que le nôtre soit la chambre au matin,  
Discrète et troublée de lumière accrue ;  
Celle qui ne donne pas sur la rue,  
Mais sur le rire intime du jardin.

Nul passant ne peut pousser sa fenêtre ;  
Et si par la haie on regarde un peu,  
A peine on peut voir qu'elle est toute en bleu,  
A peine on peut voir qu'elle est toute en fête ;

Et l'on ne sait pas,  
Qu'il y a beaucoup de fleurs, dans des vases  
Et de purs portraits prostrés dans l'extase,  
Et des parfums qui brûlent, on ne sait pas...

LES IDÉES SONT EN ROUTE



*A Gustave Kahn*

Les Idées sont en route  
Depuis longtemps,  
Et vont coûte que coûte  
Par tous les temps . . .

Ah ! on leur a fait bien du mal,  
Pour les empêcher de marcher ! . . .  
On les a écorchées ;  
On les a mises au bûcher :  
Elles sont sorties de la cendre  
Et s'en sont allées hiverner  
Dans la neige, bien des décembres ;

Elles dormaient sans doute...  
Ou bien faisaient semblant...  
Les Idées sont en route,  
Et vont, coûte que coûte...

On dit que le matin, leurs pas  
Troublaient les rois au sommeil gras ;  
Ordre fut de les jeter bas,  
Jambes et poings liés ;  
Et des hommes en noir leur ont coupé les pieds  
Avec des glaives en forme de croix ;

Mais le plus naturellement,  
Les Idées ont repris leur route ;  
Comment ? On n'a pas su comment,  
Et sont allées, coûte que coûte,  
Par tous les temps.

Quelles embûches l'Ignorance  
A disposé sur leur chemin !  
Et quels clous de souffrance  
Bêtise planta dans leurs mains !



Mais elles, s'en allaient, sublimes, résignées,  
Elles laissaient pleurer leurs yeux hallucinés,  
Leurs beaux yeux,  
Et parlaient sourdement, la bouche baillonnée,  
Par les mauvaises routes,  
Et sans qu'on les écoute...

Or, les Idées ont tant marché  
A travers les hivers,  
A travers leur misère,  
Que les routes les ont menées  
Au bleu pays des yeux ouverts  
Et des oreilles débouchées.

Ah, ah ! les Idées sont en route  
Avec un diamant sur leur front !  
Ah ! les intelligences font  
Une haie d'honneur au bord de la route ;

Ah, ah ! les Idées sont en route :  
Les yeux ouverts ont regardé ;  
Les oreilles ont écouté  
Leurs belles voix de vérité...

Eh, la Bêtise ! Eh, toi, l'Erreur tenace !  
 Eh, l'Égoïsme ! Eh, toi, la Cruauté !  
 Regardez, de grâce, un peu, bien en face,  
 Regardez les salutaires Idées,  
 Les vaillantes Idées qui, sans souffrance, passent...

Leurs pieds chers ont foulé des gerbes triomphales ;  
 Des rameaux verts ont ceint de gloire leur front pâle ;  
 On a fait aux bonnes Idées de bons chemins ;  
 Elles s'en vont, épiques, vers de purs demains,  
 Et nous tendent leurs mains.

Nous les prendrons, ces mains, et nous ferons la chaîne  
 Immense et palpitante d'amour et d'espoir ;  
 Et ainsi nous nous en irons vers la falaise,  
 Où subsistent, au bord des flots, hargneux et noirs,  
 Quelques derniers mauvais manoirs ;  
 Et nos bras banderont, fébriles sur ces pierres,  
 Sur ces antiques pierres au méchant vouloir  
 Et notre assaut fera s'effarer les manoirs,  
 Et nous ferons crouler ces manoirs à la mer !

. . . . .

Les Idées sont en route vers leur idéal ;  
Y arriveront-elles, un beau jour, à l'aurore ?  
Qui sait... Qui sait... Mais on leur a fait bien du mal !  
Mais hélas, on leur en fera encore...

*Juin 1905.*







# TABLE





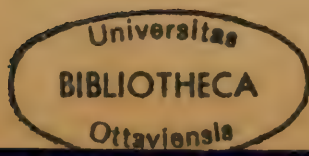
## TABLE

—

*L'ABBAYE*

I. — Je rêve l'Abbaye . . . . .	15
II. — Je vois, c'est la Maison . . . . .	19
III. — Vraiment, il faudrait qu'on nous laisse vivre. . . . .	27
IV. — Oh ! l'Abbaye, oh ! l'Abbaye . . . . .	31
V. — La vieille Foi montée en nous . . . . .	37
VI. — Je rêve l'Abbaye... Mais en attendant. . . . .	43

\* \* \*



ÊTRE UN PEINTRE . . . . .	47
LES PIERRES . . . . .	53
CHANSON DE LA FORTUNE . . . . .	61
BRAS . . . . .	67
MUSIQUE AU CRÉPUSCULE . . . . .	75
SI L'ON GARDAIT . . . . .	79
SEULS VERS A ELLE . . . . .	85
LES IDÉES SONT EN ROUTE . . . . .	89





ACHEVÉ  
D'IMPRIMER  
POUR  
LE BEFFROI  
A  
LILLE  
LE  
DOUZE OCTOBRE  
1905









# LE BEFFROI

---

ÉDITIONS

LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

---

DERNIERS OUVRAGES PARUS

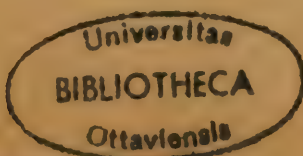
---

Poésie. — Volumes in-18, à **3 fr. 50.**

- ROGER ALLARD : **La Divine Aventure.**  
PAUL CASTIAUX : **Au Long des Terrasses.**  
FLORIS DELATTRE : **Le Verger Défleuri.**  
FRANCIS EON : **La Promeneuse.**  
AMÉDÉE PROUVOST : **Le Poème du Travail et du Rêve.**  
THÉO VARLET : **Notes et Poèmes.**

## Publications Diverses.

- LÉON DEUBEL : **La Lumière Natale, poème, 2 francs.**  
MÉDÉRIC DUFOUR : **La Philosophie Naturaliste de Zola, critique, 60 centimes.**  
EDGAR MALFÈRE : **Le Vaisseau Solitaire, poèmes, avec un portrait de l'auteur, 5 francs.**  
ALFRED VAN BORRE : **Le Mal de Rêve, roman, 2 francs.**



408

4

523



La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance

The Library  
University of Ottawa  
Date due

MAR 18 1971

JUN 11 1971



CE PQ 2643

.I43P6 1906

COO VILDRAC, CHA POEMES.

ACC# 1242482



a39003



002167145b

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	12	12	02	13	0